

BRESIL – 1991-1994

Paul Courbon

LAPA DE SAO VICENTE

A 500 km au nord de Goiania, capitale de l'état de Goias, s'étend une langue calcaire de moins de 50 km de long et 3 à 7 km de large. C'est la Serra do Calcario, traversée par plusieurs cours d'eau qui y ont creusé de vastes galeries souterraines signalées aux spéléologues en 1970. Cette même année, l'Ecole des mines de Ouro Preto (Minas Gerais) explorait et topographiait la Lapa de Tarra Ronca (4,8 km). Le Clube Alpinista Paulista (São Paulo) et Guy Collet commencèrent leurs explorations sur le massif en 1973, révélant de belles cavités : Conjunto São Mateus-Imbira (20,5 km), Lapa do Angelica (6,4 km), Lapa do Bezera (3 km), etc... Ils avaient échoué dans la Lapa de Sao Vicente, vaste galerie empruntée par le Rio San Vicente, belle rivière d'un débit de 7 m³/s à l'étiage (3 fois le Verdon). A 2,5 km de l'entrée, la rivière qui occupait toute la galerie se jetait dans un fracas assourdissant en une gigantesque cascade.

La seule idée de descendre dans cette cataracte générerait une sensation d'angoisse et d'écrasement. Elle fut le terminus de la cavité durant de longues années. Jusqu'à ce qu'en 1987, Claude Chabert et le S.C.Paris sachent la contourner. On peut en effet avancer d'une dizaine de mètres sur une vire située sur le coté gauche. Là, après dix mètres de descente on rejoint la trombe d'eau qui a fait un grand arc dans sa chute. Sur la paroi verticale, une autre traversée horizontale est équipée d'une corde, elle surplombe de quelques mètres les flots en furie. Il faut ensuite descendre et se laisser absorber par l'eau bouillonnante qui vous entraîne trente mètres plus loin sur un amoncellement de gravier. Une corde tendue est laissée en place pour pouvoir remonter le courant impétueux.

EXPEDITION DE 1991

Claude Chabert m'avait vanté avec insistance cette cavité dont l'exploration n'était pas terminée. Je me laissais séduire en 1991.

Le 18 août 1991, nous nous retrouvions vingt-et-un à l'hôtel très couleur locale de São Domingos. Il y avait là neuf brésiliens de São Paulo, emmenés par Peter Slavec et Max Haïm, sept italiens de la Commissione Grotte E. Boegan de Trieste, emmenés par Elio Padovan et cinq français dont je faisais partie : l'ami et vieux complice Claude Chabert, accompagné de l'inséparable Nicky Boullier et de Bruno Chaumeton (tous trois du S.C. Paris), enfin, Michel Lebre, fondateur et pape de la spéléologie brésilienne, dont j'avais fait la connaissance à la grotte des Deux Sœurs, en 1956.

L'exploration fut rondement menée. Tout d'abord, une partie de l'équipe italienne de la Commissione Boegan partit explorer la rivière à partir d'une entrée découverte depuis peu sur le plateau, tandis que l'autre partie de cette équipe continuait l'exploration de la rivière à partir du terminus des explorations précédentes jusqu'où avait été menée la topographie. Un jour et demi après, le siphon terminal de la rivière avait été atteint, sans pouvoir trouver un moyen de le court-circuiter et la jonction avait été faite entre l'équipe amont et l'équipe aval.

Je prenais la suite des Italiens avec Bruno Chaumeton, car la topographie restait à terminer, elle n'avait pas été faite dans les parties les plus difficiles, où la violence du courant rendait les mesures très inconfortables. Trois jours après le début des explorations de la campagne 1991, la cavité était terminée ! Elle cumulait 9,8 km de développement.

L'expédition se terminera en queue de poisson. Déçu que nous ayons vaincu la rivière aussi rapidement, Peter Slavec, leader autoritaire décidera du retour sur São Paulo. Nous avions pourtant à faire des investigations en surface, avec reports de cavités et compléments de la mauvaise carte 1/100.000 de la région. Comme nous n'avions pas de véhicules, nous étions obligés de suivre. Cela nous permettra de faire un peu de tourisme! Nous ferons connaissance de l'affreuse mégapole de béton qu'est São Paulo, où nous serons les hôtes de Max Haim. Plus agréable sera la merveilleuse côte autour de Paraty et la visite de Rio de Janeiro d'où nous repartirons vers la France.

EXPEDITION DE 1994

La fin en queue de poisson de l'expédition 91 nous était restée sur l'estomac. De nombreuses questions étaient restées sans réponse, de nombreuses zones d'ombre n'avaient pas été levées. De retour en France, je m'étais attelé à la topographie en faisant un assemblage de toutes les tronçons de topographies existants : celles des brésiliens, celle des italiens, celle de Claude Chabert et la mienne. Je m'étais servi des photographies aériennes pour bien caler l'entrée et l'orifice intermédiaire et pour compléter la cartographie officielle trop simplifiée pour ne pas dire bâclée. J'étais convaincu qu'il fallait revenir.

En juillet 1994, je débarquais à Brasilia avec Michel Lebre. Cette fois-ci, nous étions décidés à garder notre indépendance et nous louions une voiture. Le lendemain, nous arrivions sur les lieux pour retrouver avec plaisir la vieille ville coloniale de São Domingos et son hôtel plein de charme. Cette fois-ci, le séjour au Brésil fut plus campagnard et j'eus l'occasion de mieux connaître ce pays. En surface, nous reconnaissons plusieurs doli-

nes. Quelques jours après, Claude Chabert, Nicky Boullier et Guilherme Vendramini nous rejoignaient. Mais, toutes nos recherches et investigations souterraines restèrent vaines, aucune des jonctions espérées ne purent se faire, en particulier entre Couro d'Anta et Sao Vicente II, ce qui aurait donné un ensemble de près de 15 km. Au bout de quinze jours, nous partions à 500 kilomètres de là, visiter la Grotte de Janelão, située dans le parc du "Vale do Peruaçu".

Nous profitons de la visite de cette magnifique rivière souterraine pour compléter la topographie détaillée que Claude Chabert avait entreprise en vue de son rêve fou qu'il concrétisa quelques années plus tard avec la publication du merveilleux *Atlas do Janelão*.

FAUNE ET FLORE

Dans une cavité à 23°, la faune ne peut être que très riche. Elle comporte tout d'abord des animaux extérieurs entraînés par l'eau : poissons dont certains étaient épuisés par leur séjour dans le noir. Il y avait aussi ce grillon qui s'était laissé piéger et qui, à 1 km de l'entrée, criait sa détresse et son désespoir. En 1987, les Brésiliens avaient trouvé un serpent très venimeux...

Mais, nous avons trouvé aussi des vrais cavernicoles : poissons blancs longs de 5 à 6 cm, avec une tache rouge sur la tête, iules entièrement blancs, opilae et, évidemment, chauve-souris. Il faut aussi citer les multitudes de moucheron blancs qui volaient non loin du site des chauves-souris.

Au point de vue flore, nous avons trouvé une grosse fleur jaune, telle un sabot de Vénus, qui avait poussé sur un bout de bois à 1 km de l'entrée.

BIBLIOGRAPHIE

Michel LE BRET, 1975, Merveilleux Brésil souterrain, Ed. de l'Octogone.

Paul COURBON, Claude CHABERT, 1987, Atlas des grandes cavités mondiales, compte d'auteurs.

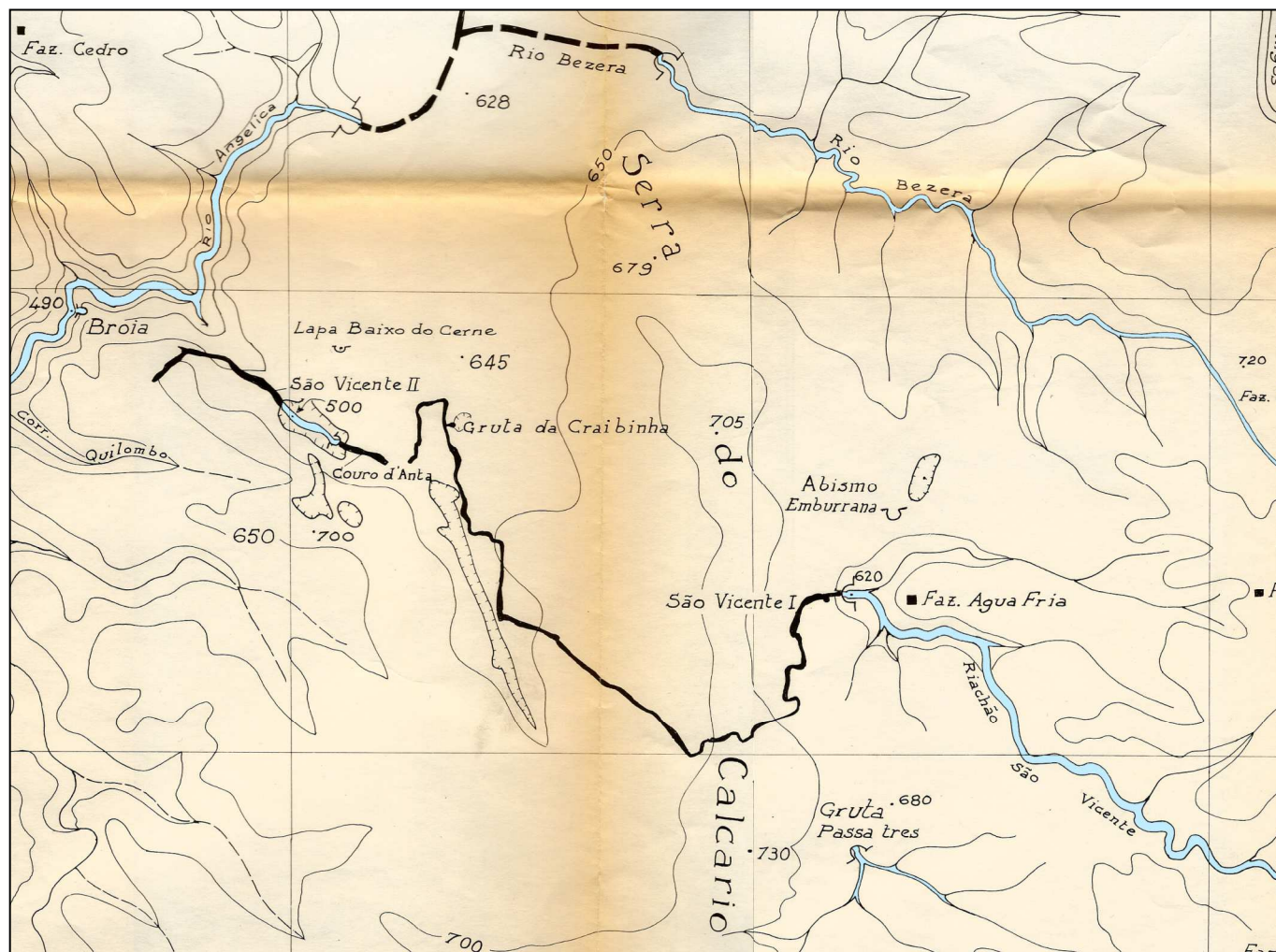
Guido SOLLAZZI, 1992, 1991, una storia brasiliana, Progressione 26, Commissione Grotte Eugenio Boegan, Trieste.

Claude CHABERT, 2003, Atlas de Janelão, Ed. Au pré de Madame Carle.

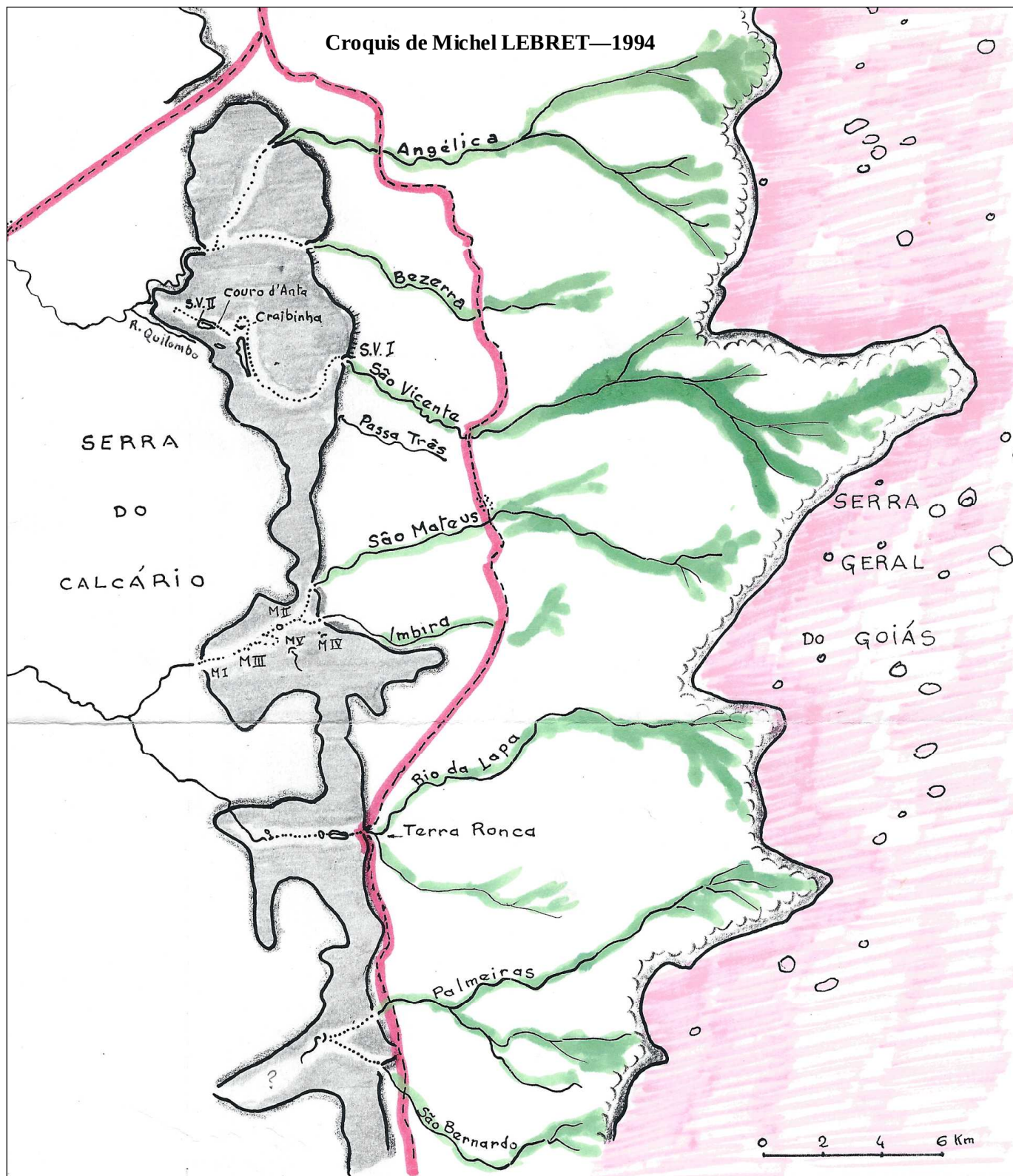
Paul COURBON, 2003, Chroniques souterraines, pp. 197-202, Abymes éditeur.

Rédigé le 24 janvier 2013

Redessin de la carte du Brésil 1/100 000, avec l'aide des photographies aériennes (Google Earth n'existait pas encore!). Les carrés ont 4 km de côté. En 1994, nous avons vainement cherché la jonction entre São Vicente et Couro d'Anta. Avec São Vicente II, nous aurions eu un réseau de 15 km. Les eaux de la rivière ressortent à la Broia, près de la cote 490. Au nord, on voit une partie du réseau Rio Bezera-Rio Angelica (9 km).

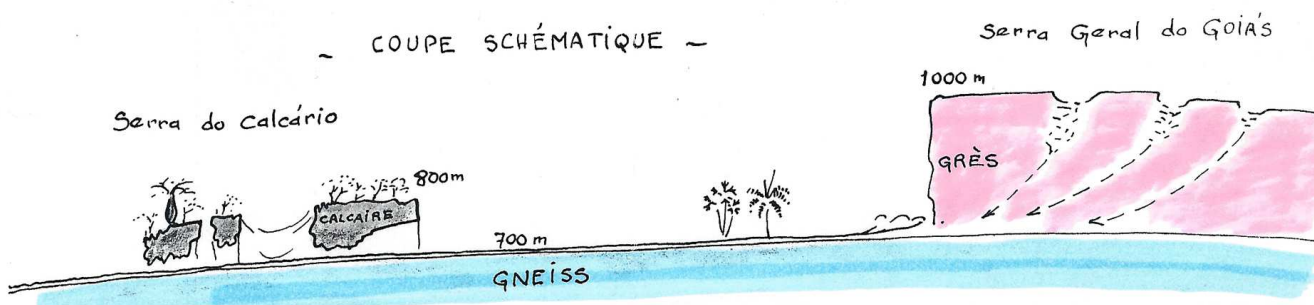


Croquis de Michel LEBRET—1994



- DISTRICT SPÉLÉOLOGIQUE DE SÃO DOMINGOS - GOIÁS - BRÉSIL -

- COUPE SCHÉMATIQUE -





En haut, l'entrée supérieure de Sao Vicente, 6 à 7 m³/s.
En bas, l'orifice monumental donnant sur Sao Vicente II.
Plus bas encore, Claude Chabert dans l'orifice de Couro d'Anta où nous avons travaillé en vain.



EXTRAIT DES CHRONIQUES SOUTERRAINES

Depuis quelques années, pris par ma reconversion professionnelle et de nombreux soucis, mon activité spéléologique s'était beaucoup réduite. En 1991, Claude Chabert me proposait de venir au Brésil pour reprendre l'exploration non terminée d'une rivière extraordinaire, le Rio Sao Vicente, situé 300 kilomètres au nord de Brasilia. A un moment où je devais prendre de graves décisions concernant mon existence, c'était l'occasion de prendre un peu de recul et d'évacuer le stress.

Début août, je débarquais à Brasilia, en compagnie du parisien Bruno Chaumeton. Nous y étions accueillis par le sympathique Guilherme Vandramini. Le lendemain, nous visitons la ville, fruit de l'imagination délirante et futuriste de l'architecte Oscar Niemayer. C'est une ville construite pour la voiture avec des voies principales et des contre-voies à profusion. Mais, elle n'a pas une échelle humaine. Tout le monde s'extasie sur son grandiose. Mais, quand l'ardent soleil tropical au zénith tape sans pitié, avez-vous essayé de traverser à pied une voie de 300 mètres de large?

La Serra do Calcario

Le Brésil est en grande majorité composé de granite, de gneiss et de grès. Seuls quelques lambeaux calcaires parsèment ça et là les immensités d'un pays seize fois grand comme la France. La profusion de terrains cristallins rendant la roche acide, ces rares lambeaux calcaires sont attaqués par les carrières pour l'amendement des champs cultivables. Leur protection s'impose. Trois cent kilomètres au nord de Brasilia, le district de Sao Domingos renferme un massif calcaire de 50 kilomètres de long et de 3 à 7 kilomètres de large. Dans un pays de colonisation récente, il n'a pas de nom. Sur les cartes, il est appelé "Serra do Calcario". Cinq rivières issues d'un plateau gréseux voisin viennent buter contre ce massif calcaire. Dans la roche d'une épaisseur de cent mètres, elles ont creusé plusieurs cours souterrains de toute beauté, dont le plus étendu, le Sistema Sao Mateus-Imbira, a vingt kilomètres de développement.

La plus grosse des cinq rivières, le Rio Sao Vicente, y a creusé de magnifiques galeries souterraines. Mais, en 1991, l'abondance et la force du courant n'avait pas encore permis de la vaincre, l'orifice aval et l'orifice amont n'ayant pu être joints. Dans cette région intertropicale, il y a deux saisons tranchées : l'été, très pluvieux, voit tomber deux mètres d'eau en six mois. L'hiver est très sec, nous sommes dans l'hémisphère sud, il ne pleut pratiquement pas de mai à septembre.

Le 18 août 1991, nous nous retrouvions vingt-et-un à l'hôtel très couleur locale de Sao Domingos. Il y avait là neuf brésiliens de Sao Paulo, emmenés par Peter Slavec et Max Haïm, sept italiens de la Commissione Grotte E. Boegan de Trieste, emmenés par Elio Padovan et cinq français dont je faisais partie : l'ami et vieux complice Claude Chabert, accompagné de l'inséparable Nicky Boullier, Michel Lebre, fondateur et pape de la spéléologie brésilienne, dont j'avais fait la connaissance à la grotte des Deux Soeurs, en 1956 et Bruno Chaumeton.

Il fut alors décidé d'attaquer la cavité par les deux cotés : une équipe de 12 personnes montait sur le plateau pour rejoindre l'orifice aval de Craibinha. Une autre équipe, dont je faisais partie, partait vers l'orifice amont, pour camper sur les plages de sable à l'entrée de la rivière souterraine.

La rivière souterraine

"Putade carapata"! Guido essaye vainement d'arracher une tique vorace qui s'est accrochée à une partie peu accessible de son anatomie. Sales bêtes! parfois, elles vous piquent sur un avant-bras, la poitrine ou une jambe. Il suffit alors de leur soulever la partie postérieure qui se gonfle de sang, de les arracher, puis de les écraser délicatement entre les ongles. Mais, souvent, les garces vous attaquent par derrière et il faut avoir recours à l'aide d'un autre spéléologue. Ce matin, je suis sorti un quart d'heure, pour faire des photos d'extérieur de la grotte. J'en ai attrapé une vingtaine. Une bonne séance de prospection peut être sanctionnée par la morsure de cent tiques, en cette région d'élevage, elles pullulent.

Ah! délices des tropiques! Mais, il faut faire la part des choses, on ne peut avoir une cavité immense, où il ne faut jamais se baisser, jamais ramper dans la glaise, avec une délicieuse eau à 23°, sans contrepartie! Il y a aussi les burrachos, ces pestes de petits moustiques dont la piqure vous démange terriblement. En 1989, Claude Chabert a attrapé une lechmaniose qui a demandé de longs soins et une greffe de la peau. Qu'importe, malgré ces petites misères, Sao Vicente, c'est quelque chose.

La rivière pénètre dans la montagne par un porche spectaculaire de plus de vingt mètres de large et de douze mètres de haut. On dirait Bramabiau, mais un Bramabiau où le bonheur aurait été multiplié par vingt ou cinquante. Le débit est ici de 7m³/seconde, soit quatre fois le Verdon à l'étiage, au fond des gorges. Nous sommes à la fin de la saison sèche, la rivière transparente paraît innocente, au milieu du sable rose et des rochers noirs.

Au bout d'une centaine de mètres, même spectacle qu'à Bramabiau, un vaste aven, tel "l'Aven Balset", crève le plafond, créant un jeu de lumière. Ici, ce type de lucarne porte un nom aux consonances poétiques : "Claraboia". Passée cette claraboia, le plafond s'élève brutalement à plus de quarante mètres. Au dessus de nous s'ouvrent de vastes salles abondamment ornées de concrétions gigantesques et qui correspondent à des étages fossiles, empruntés par l'eau quand elle n'avait pas creusé aussi bas. Nous continuons au delà.

Nous nous rendrons vite compte de la difficulté qui différencie la descente d'une grosse rivière souterraine de celle d'un canyon. L'obscurité qui empêche de voir où l'on va interdit toute anticipation. Il faut réagir immédiatement et les mesures de prudence qui en résultent sont plus strictes qu'à l'air libre. De plus, ne sachant pas si on pourra ressortir à l'aval, il faut en permanence prévoir la possibilité de retour.

Le rio ne traverse pas la montagne en ligne droite. Curieusement, il serpente en de nombreux méandres. Comme en régime aérien, chaque méandre comporte un côté concave abrupt, érodé par l'eau qui y frappe avec force. Par contre, sur le côté convexe en faible pente, l'eau plus calme, dépose des plages de sable rose. La descente de la rivière se fait donc en traversées successives, pour se trouver du côté où le courant est moins fort et l'eau moins profonde.

Nous descendons une alternance de biefs calmes et de rapides qui nous sont signalés de loin par le chant de l'eau. Les premières cascades sont franchies sans encombre grâce à des passages latéraux sans difficultés. Mais, nous ne tardons pas à arriver au premier gros problème : la "Garganta Gigante". Dans ma topographie, je la rebaptiserai "Iguaçu" du nom de la fameuse chute d'eau où fut tourné le film "Mission". Là, se trouve un Niagara souterrain, une chute en fer à cheval de dix mètres de large en haut et qui se rétrécit à six mètres en bas. Dans un fracas assourdissant et au milieu d'un nuage d'embruns, sept tonnes d'eau par seconde font une chute verticale de treize mètres!

La seule idée de descendre dans cette cataracte génère une sensation d'angoisse et d'écrasement. Elle fut le terminus de la cavité durant de longues années. Jusqu'à ce qu'en 1987, Claude Chabert et le S.C.Paris sachent la contourner. On peut en effet avancer d'une dizaine de mètres sur une vire située sur le côté gauche. Là, après dix mètres de descente on rejoint la trombe d'eau qui a fait un grand arc dans sa chute. Sur la paroi verticale, une autre traversée horizontale est équipée d'une corde, elle surplombe de quelques mètres les flots en furie. Il faut ensuite descendre et se laisser absorber par l'eau bouillonnante qui vous entraîne trente mètres plus loin sur un amoncellement de gravier. Une corde tendue est laissée en place pour pouvoir remonter le courant impétueux.

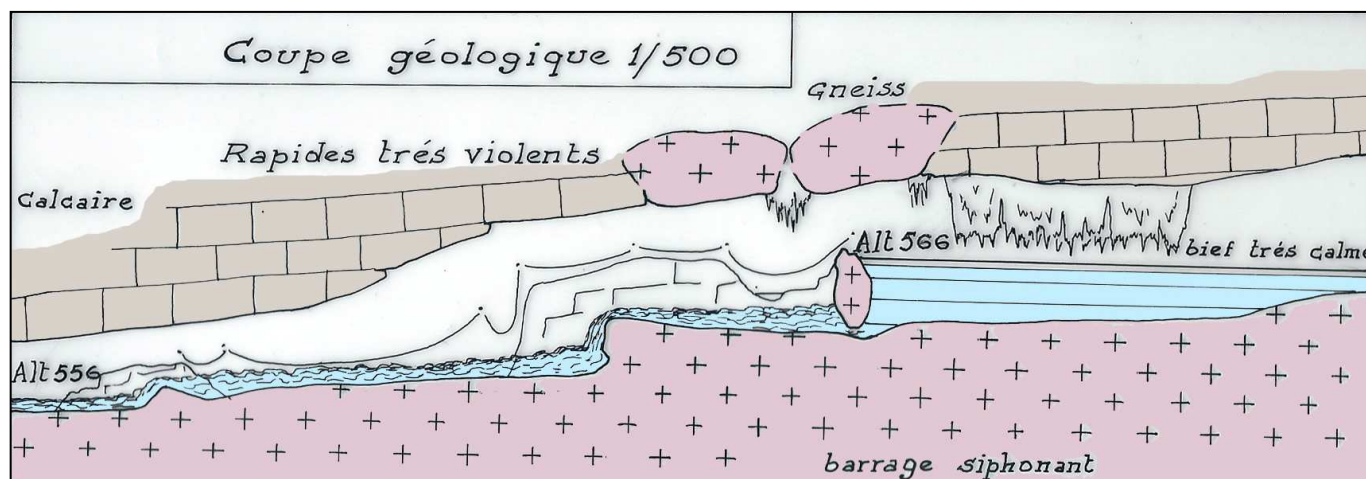
Suit un long parcours aquatique dans une galerie de quatre mètres de haut et six de large où l'on n'a pas pied. La vitesse du flot oblige à laisser une corde en place pour le retour. C'est alors que nous arrivons à l'un des plus beaux sites souterrains de la rivière qui s'est resserrée en une fissure vertigineuse de 40 mètres de haut et de 3 mètres de large. Du fait de ce resserrement, le flot comprimé est beaucoup plus tumultueux, il saute violemment sur des pentes abruptes mi-cascades, mi-rapides. Sur la gauche, peu au dessus de l'eau, une niche garnie de concrétions. Sur la droite, une coulée stalagmitique part de la voûte pour s'arrêter en une gracieuse draperie, quelques mètres au dessus des flots. Pendant que nos amis italiens, emmenés par Guido Sollazi équipent les passages suivant, j'admire les lieux.

Le mélange de roches nues, de concrétions et d'eau vive, ce coup d'épée géant dont les hauteurs se perdent dans l'obscurité, créent un site exceptionnel que je ne me lasse pas de regarder.

Cent cinquante mètres encore et nous atteignons un nouveau verrou très resserré de quinze mètres de long. Une délicate traversée, avec des fractionnements très techniques, quatre mètres au dessus de l'eau en folie, nous permet de le franchir. Deux cent mètres plus loin, nous arrivons à ce qui va s'avérer le dernier point clé de la jonction avec l'aval. Bien que la galerie ne fasse que cinq mètres de large, l'eau s'écoule très lentement. Pour cause, elle est très profonde et c'est à la nage que nous avançons. D'autant plus prudemment qu'un violent bruit de cascade se fait entendre à l'aval. Nous arrivons en vue d'une margelle que, curieusement l'eau ne franchit pas. En arrivant plus près, nous apercevons un inquiétant tourbillonnement, comme celui de l'eau qui se vide au fond d'une baignoire. Nous prenons prestement pied sur une marche rocheuse, sur notre droite.

Effectivement, l'eau siphonne pour ressortir en un impressionnant bouillonnement, sous le barrage rocheux cinq mètres plus bas. Une désescalade facile nous permet de prendre pied sur une vire qui domine le flot tumultueux, à nouveau enserré dans un goulet étroit. Au fond du goulet, une cascade de quatre mètres où l'eau se précipite avec violence. Le bruit énorme, les embruns, nous font ressentir la même angoisse qu'à Iguaçu.

Une délicate traversée d'une dizaine de mètres sur le côté, puis une descente verticale de cinq mètres et



nous retombons dans le flot déchaîné. Là, pas de bassin de réception pour calmer la cascade. Un rapide lui fait suite immédiatement, que l'eau dévale en vagues impétueuse et inquiétantes. Nos amis italiens ont équipé le passage : une corde de 30 mètres part dans les eaux en folie. Nous la voyons remonter 20 mètres plus loin pour s'accrocher à une stalagmite sur la paroi droite. L'équipe de Guido a eu le courage de s'y jeter, Bruno Chaumeton et moi en faisons autant. Nous apprendrons plus tard que c'est là que l'équipe venant de l'aval s'est arrêtée, incapable de remonter la puissance de la masse d'eau.

Plus loin, encore un rapide, puis, la rivière se calme enfin. Nous arrivons à un passage plus impressionnant que difficile. Sur toute la largeur de la galerie des stalactites tombent en rang serré à moins d'un mètre de la surface de l'eau qui repart en rapide. Ce serait un piège mortel en cas de crue. Dix mètres encore et nous arrivons dans une vaste salle au bout de laquelle l'eau s'enfile à nouveau sous un passage très bas. Mais sur la gauche, une escalade dans les concrétions nous mène à un passage supérieur où, dans le sable, Guido a retrouvé la trace de l'équipe venue de l'aval. Après quelques recherches, nous retrouvons le dernier point topographique de cette équipe, qui comme convenu a été marqué par une cordelette enroulée sur une stalactite de la paroi.

Il ne nous reste plus qu'à remonter. Bruno Chaumeton et moi, attaquons le lever permettant de joindre la dernière station topographique aval à la dernière station amont, soit 700 mètres. Au passage, nous déséquiperons les cordes.

Je me sens en forme et plein d'allant. Arrivé à l'inquiétant rapide décrit plus haut, j'installe le jumar de ceinture sur la corde pour remonter sans problème contre le courant. Je me sers du jumar de main pour progresser. Trop confiant en moi, je prends un sac chargé de cordes, mousquetons et autres ferrailles. Pour éviter qu'il ne soit arraché par le courant, je passe sa ceinture autour de ma taille. Une fois dans l'eau, j'ai de la peine à rester en surface, qu'importe, j'ai la forme. Mais, au bout de quatre ou cinq mètres, j'entre dans une zone de plus forte turbulence. La force du courant qui me heurte et la traction de la corde ont sur moi un effet de cerf-volant. Mais, un effet qui au lieu de m'envoyer vers le haut me plaque vers le fond!

En me démenant pour me dégager de la corde et pour essayer d'enlever mon jumar de ceinture, je me tourne le dos contre le courant. Cela a pour effet de me faire remonter en surface. L'eau qui tape sur mon casque fait une bulle au dessus de ma tête, sous laquelle j'arrive à respirer. Je reprends mon souffle, puis ma marche en avant en pompant sur le jumar. Mais, à peine retourné, je recoule! J'ai recommencé la même manœuvre dix fois, peut-être plus, je ne m'en souviens pas. Quand je ressors en amont, je suis vidé de mes forces, blanc, prostré et je mets plus d'un quart d'heure à retrouver mon souffle, affalé sur un rocher. Que serait-il arrivé s'il y avait eu dix mètres de plus, je n'ose y penser. Quand je reprends mes esprits, je trouve que la vie est belle, mais, complètement vidé, je vais peiner pour ressortir.

L'expédition se terminera en queue de poisson. Déçu que nous ayons vaincu la rivière aussi rapidement, Peter Slavec, leader autoritaire décidera du retour sur Sao Paulo. Nous avions pourtant à faire des investigations de surface, avec reports de cavités et compléments de la mauvaise carte 1/100.000 de la région. Comme nous n'avons pas de véhicules, nous sommes obligés de suivre. Cela nous permettra de faire un peu de tourisme! Nous ferons connaissance de l'affreuse mégapole de béton qu'est Sao Paulo, où nous serons les hôtes de Max Haim. Plus agréable sera la merveilleuse côte autour de Paraty et la visite de Rio de Janeiro d'où nous repartirons vers la France.

LE RETOUR AU BRESIL EN 1994

Rio San Vicente

La fin en queue de poisson de l'expédition 91 nous était restée sur l'estomac. De nombreuses questions étaient restées sans réponse, de nombreuses zones d'ombre n'avaient pas été levées. De retour en France, je m'étais attelé à la topographie en faisant un assemblage de toutes les topographies existantes : celles des brésiliens, celle des italiens, celle de Claude Chabert et la mienne. Je m'étais servi des photographies aériennes pour bien caler l'entrée et la sortie et pour compléter la cartographie officielle trop simplifiée pour ne pas dire bâclée. J'étais convaincu qu'il fallait revenir.

En juillet 1994, je débarquais à Brasilia avec Michel Lebreton. Cette fois-ci, nous étions décidés à garder notre indépendance et nous louions une voiture. Le lendemain, nous arrivions sur les lieux pour retrouver avec plaisir la vieille ville coloniale de Sao Domingos et son hôtel plein de charme. Cette fois-ci, le séjour au Brésil fut plus campagnard et j'eus l'occasion de mieux connaître ce pays. Quelques jours après, Claude Chabert, Nicky Boullier et Guilhermo Vendramini nous rejoignaient. Mais, toutes nos recherches et investigations souterraines restèrent vaines, aucune des jonctions espérées ne purent se faire.

Janelon

Au bout de quinze jours, nous partions à 500 kilomètres de là, visiter la Grotte de Janelon, située dans le parc du "Vale do Peruçu". Dans ce parc, le banc calcaire épais de près de 200 mètres, a été creusé sur une quinzaine de kilomètres par la rivière de Janelon. Autrefois, tout ce parcours devait être entièrement souterrain. Aujourd'hui, l'effondrement partiel de la voûte a créé, comme à Candelaria, une alternance de grottes et de canyons. La grotte de Janelon, la plus longue de ce système a un développement principal de 3 km. C'est la plus belle riviè-



**Claude Chabert dans le tronçon de rivière, entre Sao Vicente I et Sao Vicente II.
En bas, la monumentale galerie de Janelon et la Gruta do Berjal située en aval.**



re que j'ai vue. Large en moyenne de 40 mètres, haute de 60 à 80 mètres, son plafond est crevé de plusieurs "Claraboïas" dispensant une lumière irréaliste. Comme à Candelaria, nous assistons ici aux jeux de l'eau et de la lumière qui créent une atmosphère impossible à décrire, impalpable, faite de calme, de paix, de rêve. Depuis deux ans, l'ami Chabert s'est mis en tête de topographier cette belle grotte. Je lui donne un coup de main sur les 700 mètres restant à lever.

Ce soir là, nous dormons près de l'entrée, sur une plage de sable confortable. Une ouverture dans le plafond, cent mètres au dessus de nous, permet de voir la lune et les étoiles. Nous sacrifions à la rituelle Caipirinha, mélange de rhum blanc, de citron vert et de sucre. C'est tellement bon que j'en abuse! je finis ma soirée à vomir dans un trou creusé dans le sable.....

Nous ferons ensuite la descente de la rivière, traversant plusieurs grottes spectaculaires. L'Arco do Marco, court vestige de la galerie souterraine, a une hauteur de voûte de 100 mètres. Paysage irréel, créant un véritable dépaysement....



NOTE EXPLICATIVE

Très pris professionnellement, tous les documents relatifs à l'expédition ont été remis à Michel Lebreton qui les a transmis aux Brésiliens pour une publication dans Espeleotema que nous n'avons jamais eue.

Le plan a été dessiné à l'échelle 1/2 000, ce qui étant donné les dimensions de la grotte donne un « drap de lit » de 2 m de long! Sa réduction au format A4 serait illisible et ne figure pas ici.